

S18

à M. Noulet

66-48

son enfant

Gatien Arnoult

SOMMAIRE

Rep 35369-3818

JEAN DE GARLANDE

DOCTEUR-RÉGENT DE GRAMMAIRE A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

De 1229 à 1232.

QUATRIÈME LEÇON

DU COURS DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

FAITE LE 9 JANVIER 1866

PAR

A. F. GATIEN-ARNOULT.



Extrait de la REVUE DE TOULOUSE, livraison du 1^{er} février 1866.

SOMMAIRE.

Objet de cette leçon : Jean de Garlande; sa naissance en Angleterre; son éducation à Oxford; son arrivée en France; ses études à l'Université de Paris. Établissement de son école au clos de Garlande; son enseignement; ses premiers ouvrages; grève universitaire de l'an 1229; il accepte l'offre d'être docteur-régent en la nouvelle Université de Toulouse.

Son enseignement à Toulouse; ses ouvrages classiques; ses divers poèmes; les livres IV^e, V^e et VI^e de son poème des *Triumphes de l'Église*, se rapportant à la croisade contre les Albigeois.

Troubles de l'année 1232; orage contre l'Université de Toulouse; fuite de Garlande; danger qu'il court en route; son retour à Paris.

Reprise et suite de son enseignement dans son école du clos de Garlande; sa mort; jugement sur lui.

Notice biographique de Jean de Garlande; liste de ses ouvrages imprimés, manuscrits, perdus.

Notes représentant les éclaircissements donnés dans la leçon du 12 janvier.

Objet des leçons précédentes.

Première leçon (5 décembre). De l'Université de Toulouse à l'époque de sa fondation en 1229.

Seconde leçon (12 décembre). Hélinand; son rôle à Toulouse, relativement à l'Université; son discours devant l'Université, en l'église Saint-Jacques, le 24 mai 1229, jour de l'Ascension.

Troisième leçon (19 décembre). Suite d'Hélinand; son rôle à Toulouse, relativement aux affaires politiques; son discours à l'ouverture et à la clôture de l'assemblée du mois de novembre, même année.

Les autres leçons, dites *petites*, des 8, 15, 23 et 29 décembre, furent consacrées à divers éclaircissements, développements et compléments sur les mêmes matières.

Objet des leçons suivantes.

Cinquième leçon (16 janvier). Trois maîtres en théologie; Roland de Crémone, 1229; Jean de Saint-Gilles, 1232; Laurent l'anglais, 1235.

Sixième et septième leçons (23 et 30 janvier). Des pensées philosophiques, morales, politiques et religieuses, qui eurent cours en ce temps; indications données dans le poème de la croisade des Albigeois.

Huitième leçon (6 février). Légistes, maîtres et docteurs ès-lois; indications données dans le même poème.

Les autres leçons des 19 et 26 janvier et du 2 février furent consacrées à divers éclaircissements. — Loup l'espagnol, régent en médecine. — Conclusion sur l'histoire de l'Université de Toulouse durant les dix années pour lesquelles elle fut d'abord fondée.

JEAN DE GARLANDE

DOCTEUR-RÉGENT DE GRAMMAIRE A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE, DE 1229 A 1232.

MESSIEURS,

Vous savez qu'aux termes du traité de Paris, la nouvelle Université de Toulouse devait se composer de quatorze docteurs-régents, dont quatre professeraient la Théologie, deux le Droit, six les Arts libéraux, et deux la Grammaire. Cet article fut exécuté ; et, de plus, il y eut des professeurs de Médecine : le *Prospectus* que vous connaissez l'affirme de la manière la plus positive.

Il serait curieux et intéressant de faire revivre, en quelque sorte, tous ces maîtres, nos prédécesseurs, après tant de siècles, d'évoquer, pour ainsi dire, leurs ombres, et de les interroger sur ce qu'ils firent, sur ce qu'ils pensèrent et ce qu'ils voulurent. Mais une telle œuvre est impossible pour la plupart d'entre eux ; nous ne savons pas seulement leurs noms : et elle est très-difficile pour tous les autres, tant nous en savons peu de choses !

Je viens aujourd'hui l'essayer pour celui qu'on nommait JEAN DE GARLANDE, et qui occupa l'une des deux chaires de Grammaire. Que son titre modeste ne vous inspire aucune idée de mépris, ni aucune velléité de négligence. Le cours de Grammaire avait une sphère très-étendue, et ce grammairien dont je veux vous parler était en outre poète ; poète faisant de petits vers, même des vers très-grands, je veux dire des poèmes de longue haleine, même un poème épique : il fut, de plus, chimiste, alchimiste, chercheur de la pierre philosophale et peut-être un peu philosophe. Enfin, — et ce point n'est pas le moins important à citer, — il a été incidemment et *de facto*, sinon *ex professo*, l'historien des commencements de notre Université. C'est lui notamment qui nous a conservé dans l'un de ses ouvrages la *Lettre-Prospectus* que vous connaissez, et il n'y a point de témérité grande à supposer qu'il en fut au moins le principal rédacteur (A).

N'est-il donc pas juste que l'historien soit mentionné dans l'histoire ?

C'est pourquoi je me suis attaché à recueillir tout ce que j'ai pu apprendre sur ce JEAN DE GARLANDE, premier régent de Grammaire en l'Université de Toulouse; et je me propose d'en tirer ou du moins d'aider et de préparer à en tirer une conclusion sur ce qu'il fut et principalement sur le rôle qu'il joua parmi nos pères, à cette époque. Je n'espère pas que cette conclusion satisfasse personne complètement; car elle me laisse à moi-même beaucoup à désirer. Mais je ne puis pas suppléer aux lacunes de l'histoire par de pures imaginations, et je n'ai pas à ma disposition tous les documents qui existent et paraissent exister. Que ce soit une de mes excuses.

JEAN n'était pas Français : il était né en Angleterre; c'est lui-même qui nous l'apprend. Il suivit les cours de l'Ecole d'Oxford, où il eut, entre autres maîtres, un certain Jean, dit de Londres, qui s'était fait lui-même, c'est-à-dire qui, du sein de la plus profonde ignorance, s'était élevé à la hauteur des plus grands philosophes, jusqu'à devenir un Platon, disait-on (B).

Quand il eut terminé ses études ou peut-être même auparavant, imitant l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes et en raison des rapports qui existaient entre l'Angleterre et la France, il vint à Paris. Il y suivit aussi les cours de l'Université, et y subit sans doute toutes les épreuves imposées aux écoliers qui voulaient devenir maîtres : baccalauréat, archi-scholarité, licence (C); et, lorsqu'il eut ainsi passé par tous les grades, reçu au nombre des docteurs, il ouvrit lui-même une école.

Il paraît qu'il la tenait à l'endroit dit Clos de Garlande, qui a été depuis la rue *Gallande*. C'est de là qu'il a été appelé JEAN de *Garlande*.

En cette école, il devait enseigner les trois arts du *trivium*, c'est-à-dire la Grammaire, la Rhétorique et la Dialectique; mais il paraît qu'il s'occupait principalement des deux premières, et qu'entre elles, c'était encore à la première qu'il s'attachait le plus, ou par elle qu'il se faisait remarquer davantage : car ses contemporains et ses successeurs le surnomment généralement *le grammairien*. Nous n'avons point de renseignements précis ni détaillés sur le succès qu'il y obtint : cependant, il est permis de supposer qu'il fut assez grand, si le succès en cette carrière de l'enseignement dépend principalement du zèle du

maître, et s'il faut juger de celui de Jean par les nombreux ouvrages qu'il composa.

On peut rapporter à cette époque ses traités de la *Grammaire*, des *Accents*, des *Verbes déponents*, et quelques autres, ainsi qu'un certain nombre des vers, à l'usage des écoliers, dont il forma ensuite les Recueils, intitulés : *Scholarium morale*, *Distichium*, *Cornutus*, et autrement encore (D).

Quoi qu'il soit de la date de ces ouvrages et du succès qu'ils peuvent attester, il est certain que Jean de Garlande enseignait à Paris, en l'année 1229. Il y prit donc part à la grève que l'Université déclara dans le carême de cette année, à la suite des troubles et des conflits amenés par une dispute d'écoliers, au cabaret de *Saint-Marcel*, un jour du carnaval : et par conséquent il était sans école et sans écoliers, quand on décida l'établissement de l'Université de Toulouse. Il fut un de ceux qui reçurent et qui acceptèrent les propositions de l'abbé de Grand-Selve, Elie Guarin, au nom de Foulque, évêque de Toulouse, et de Romain, cardinal de Saint-Ange, légat du Pape. C'est de lui-même que nous tenons ces derniers détails (E) : il nous apprend ainsi son arrivée à Toulouse, où nous avons un intérêt principal à le suivre.

En cette nouvelle Université, Jean de Garlande fut nécessairement, — qu'aurait-il pu être autre chose ? — l'un des deux docteurs-régents de Grammaire qu'on y institua conformément au traité de Paris, et qui devaient recevoir chacun un traitement annuel de vingt mares.

Nécessairement encore, son enseignement, en cette nouvelle chaire, fut au fond et en substance ce qu'il avait été en la chaire de Paris et ce qu'il fut plus tard, quand il y retourna. Les ouvrages qu'il avait déjà composés, ou qu'il rédigea même alors, ou qu'il n'écrivit que plus ou moins longtemps après, et qui se rapportent tous à un même système, en donnent une idée suffisante.

Ses leçons sur la Grammaire en embrassaient donc toutes les parties. Mais on peut croire qu'il attachait une grande importance à l'étude des mots ; car il composa au moins deux traités des *synonymes* et des *homonymes*, et deux dictionnaires des *mots usuels* et des *mots obscurs*, auxquels il en ajouta un troisième pour expliquer les choses mêmes désignées par les mots (F). Ces instructions pouvaient

offrir un intérêt tout particulier dans un pays qui ne parlait pas la langue de ses vainqueurs et de qui l'on voulait être entendu.

Ces leçons étaient certainement sur le même plan que les ouvrages. Ainsi, le maître commençait par énoncer la règle en une formule très brève; puis, il en donnait l'explication dans un commentaire. Mais ce qu'il faut remarquer davantage, c'est que Jean aimait particulièrement à formuler les règles en vers *techniques*, comme étant plus faciles à retenir : la glose ou le commentaire seul était en prose. Il traitait, suivant cette méthode, — qui d'ailleurs n'était pas nouvelle et qui ne cessa pas avec lui, — jusqu'aux *verbes déponents* (G). Plusieurs de ces livres étaient ce qu'on nommerait aujourd'hui *classiques*.

Un autre point à remarquer, c'est que Jean, dans ses leçons, ne se proposait pas seulement de développer l'esprit de ses écoliers pour la science; il voulait former aussi leur cœur à la vertu et se dérobait ainsi au grave reproche qu'Hélinand et d'autres adressaient aux maîtres de l'Université (1). Pour cela, il composait des pièces de vers de plusieurs sortes, qu'il leur récitait, expliquait et faisait apprendre par cœur. Les unes ne contenaient que de simples sentences, quelquefois sous forme d'énigme, qui devenaient un sujet d'exercice à la fois grammatical et moral : d'autres étaient des traités de morale proprement dite : et d'autres encore traitaient de presque toutes les choses de la religion (H). De telles leçons étaient d'ailleurs bien adaptées aux besoins du pays, tels que les fondateurs de l'Université les concevaient, et tendaient bien à leur but qui était une véritable restauration de la religion, sur les ruines de l'hérésie.

Souvent aussi, dans cette même intention à ce qu'il paraît, Jean lisait à ses élèves des vers de sa façon, dont quelques-uns étaient des fragments de poèmes considérables. Il mentionne lui-même comme ayant été récités par lui, en sa chaire de Toulouse, un *Epithalame de la Vierge*, et des poèmes sur l'*Espérance* et la *Foi*, sur les *Actes des Apôtres*, sur *saint Pierre*, sur *saint George* : peut-être faut-il y joindre son recueil des *Miracles de la Vierge* et quelques fragments de son poème sur les *Mystères de l'Église* (I). Je répète que de tels sujets convenaient bien dans l'école d'un pays où l'on voulait détruire l'hérésie.

(1) Voir le discours d'Hélinand, devant l'Université, en l'église Saint-Jacques, le 24 mai 1229, jour de l'Ascension, dans ma deuxième leçon.

En même temps qu'il s'occupait ainsi de ses leçons et de ses élèves, Jean paraît avoir été très-curieux de connaître le pays où il se trouvait transplanté, si loin de sa terre natale et si loin encore de sa patrie d'adoption. Il s'enquérail spécialement de la dernière guerre qui venait de finir ; il en suivait les événements et les accidents sur les lieux mêmes ; il recherchait par quels moyens on avait attaqué et par quels autres on s'était défendu ; il étudiait en détail les machines de guerre dont on s'était servi des deux côtés, et recueillait ce qu'on disait de leurs effets. Il ne portait pas moins d'intérêt aux anecdotes de toute sorte qui se répétaient parmi le peuple, quelquefois sans grand fondement, et il les réunissait dans sa mémoire aux légendes et aux traditions locales. Il visitait de la même manière le pays voisin de Toulouse ; et même il allait quelquefois assez loin de Toulouse, aux lieux les plus célèbres. C'est ainsi qu'il accompagna un jour le légat dans un pèlerinage à Notre-Dame de Roc-Amadour du Quercy. Et tout ce qu'il apprenait par là devenait pour lui tantôt un sujet de versification immédiate, tantôt la matière de quelque épisode pour un grand poème dont la composition l'occupait dès ce temps-là, mais qu'il ne devait achever que plus tard.

Ce poème, du genre épique, était l'Eglise triomphante ou les *Triumphes de l'Eglise*, sur les Infidèles, possesseurs du tombeau du Christ et sur les Hérétiques, autres ennemis du Christ, non moins odieux, au milieu desquels les Albigeois tenaient une si grande et si triste place (J).

Ainsi, pour avoir une idée complète de Jean de Garlande, à Toulouse, en même temps qu'on le voit régent de Grammaire en sa chaire, il faut le suivre poète méditant et composant une épopée, où il est un des précurseurs du Tasse comme chantre de la Croisade : et il paraît bien avoir été très-ancien trouvère de cette guerre des Albigeois, qu'un de nos contemporains vient de prendre encore pour sujet d'un dernier poème épique (1).

Quant à mon impression personnelle, j'avoue bien volontiers que j'aime singulièrement à me représenter ainsi Jean, dans cette terre de Toulouse, encore frémissante de la guerre des Albigeois, toute pleine de ses sentiments et de ses souvenirs, au milieu de tant d'hom-

(1) *L'Épopée toulousaine ou la Guerre des Albigeois*, poème épique, par M. Florentin Ducos, mainteneur des Jeux Floraux, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

mes qui en avaient été les acteurs, de tant de choses qui en avaient été les instruments, et sur les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre, s'inspirant de la pensée de son poème, et le commençant ou le continuant, et se confirmant dans son projet, s'il l'avait déjà conçu. J'aime à me le représenter, grammairien et poète, dans l'intervalle de ses leçons, allant interroger ces lieux, ces choses, ces personnes, et recueillant tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend pour composer une épopée nationale, digne d'être accueillie par ses contemporains et non moins digne d'être transmise à la postérité,... quoique, hélas ! ni les contemporains ne paraissent y avoir fait grande attention, ni la postérité n'en ait conservé aucun souvenir.

N'importe. Jean passa trois années à Toulouse au milieu de ces occupations, sans que nous puissions rien dire de plus sur lui, ni que nous sachions de quelle manière il fut mêlé aux divers événements et à tout le mouvement si remarquable de la ville à cette époque (K).

Au bout de ce temps, un orage éclata contre la nouvelle Université : Jean lui-même nous l'apprend, mais sans nous en expliquer les causes.

Quelques-uns l'attribuent, conjecturalement, à l'animosité du clergé, principalement à celle des Frères-Prêcheurs ou Dominicains, ardents pour l'Inquisition. Suivant eux, les Maîtres de cette Université auraient donc persévéré dans l'esprit d'indépendance et de liberté scholastique que leur *Lettre-Prospectus* avait manifesté et qui avait si fort mécontenté le clergé dont Hélinand s'était fait l'organe : cet esprit se serait même augmenté et avec lui le ressentiment des prêtres et des moines qui lui étaient le plus hostiles. Ils remarquent et font remarquer, à l'appui de leur conjecture, que cette persécution, suscitée contre les Maîtres de l'Université, coïncide avec l'accroissement de la puissance inquisitoriale dévolue aux Dominicains de Toulouse.

Mais on peut conjecturer aussi, dans un sens contraire, que cet orage eut pour cause le mécontentement d'un grand nombre de laïques, habitants du pays, qui ne voyaient en ces Maîtres que des représentants du parti vainqueur, et qui s'irritaient de leurs attaques continuelles contre les opinions et les hommes du parti vaincu ; — de ce parti dont ils avaient été membres ou dont quelques idées, au moins, et quelques hommes avaient eu et avaient encore leurs vives sympa-

thies. Les lectures épiques de Jean à la gloire de Simon de Montfort et de ses compagnons, les héros de la Croisade albigeoise, et les excitations versifiées à l'extermination de l'hérésie n'auraient pas été, dans ce cas, étrangères à cette irritation (1). Il y a lieu de remarquer aussi, à l'appui de cette conjecture, que le comte Raymond ne paraît pas avoir été très satisfait de la conduite de ces Maîtres ; car il mettait fort peu d'empressement à leur payer le traitement promis ; et le pape lui en faisait des reproches.

Pendant, il se peut qu'aucune de ces deux conjectures ne soit vraie, ou même qu'elles aient toutes deux une part de vérité : il est si ordinaire de voir des causes opposées concourir au même effet. D'autres causes, que nous ignorons, purent encore y contribuer.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un orage éclata contre l'Université ; que Jean s'y crut exposé à un grand danger, et qu'il fut le premier à s'enfuir : il nous le dit.

Alors, il reprit la route de Paris, d'où il était venu et où il devait être d'autant plus disposé à retourner, que la grève universitaire y avait cessé, et que, tout étant rentré dans l'ordre accoutumé, il pouvait aller y rouvrir son école du Clos de Garlande.

Il n'y arriva pas sans aventure ni danger, comme il nous le raconte.

Pour fuir la mort dont il se croyait menacé à Toulouse, il se jeta dans une barque, sur la Garonne, avec l'intention de se faire conduire à quelque distance ; mais les mariniers prétendirent le porter, malgré lui, jusqu'à Castel-Sarrasin, pour le voler, dit-il, ou même pour lui faire plus de mal encore. En ce moment, je ne sais quel météore apparut, sous la forme d'un bouclier lumineux : Jean s'en servit pour frapper ses conducteurs d'une terreur superstitieuse, qui dura jusqu'à ce qu'il fut délivré, non loin de Moissac, par des pèlerins, qu'il accompagna jusqu'à Paris, où il rentra enfin, après trois années d'absence (L).

Là, quoiqu'il ne le dise pas, nous pouvons affirmer que Jean reprit son ancienne vie, continuant d'enseigner la Grammaire, peut-être aussi la Rhétorique, peut-être aussi la Dialectique et quelque autre chose encore ; retouchant ses anciens ouvrages à l'usage des écoliers ; en composant de nouveaux, du même genre, et peut-être même d'un

(1) Voir la note J sur le poème des *Triumphes de l'Eglise*.

genre tout différent (M) ; surtout, ne cessant pas de faire des vers et ajoutant d'année en année d'autres fragments et d'autres épisodes à son grand poème épique des *Triumphes de l'Eglise*.

Il est certain qu'il y travaillait encore après 1252 ; mais comme cette année est la dernière dont il rapporte quelque événement et avec laquelle il termine ce poème, on peut croire qu'il mourut lui-même peu de temps après.

Il ne paraît pas qu'il soit mort bien satisfait ni de sa vie de professeur, ni de sa vie de poète ; car il lui arrivait souvent de déplorer le sort des pauvres maîtres condamnés à de pénibles travaux et aux plaisanteries, plus pénibles encore, des méchants écoliers : il en a même fait une élégie insérée dans son grand poème. Et il lui arrivait non moins souvent de se plaindre de ce que ses vers ne lui rapportaient rien, et de ce qu'il les faisait uniquement pour l'amour de Dieu et de la Croix : il en a aussi exprimé ses regrets dans le même poème (1).

Si Jean de Garlande revenait au monde, il serait, sans doute, encore moins satisfait de la postérité. Plusieurs de ses ouvrages sont complètement perdus : d'autres sont comme perdus, encore manuscrits, dans quelques bibliothèques : ceux qui ont été publiés sont comme s'ils ne l'étaient pas, tant les lecteurs en sont rares ! et lorsque quelqu'un est amené à en prendre connaissance, il trouve qu'ils ne méritent guère d'être recherchés pour eux-mêmes.

Ces vers, dont il s'occupait tant et qu'il paraît avoir tant aimés, ne semblent qu'une assez mauvaise prose, mesurée, quelquefois d'une manière bizarre, demi-barbares, avec de nombreuses fautes contre la langue et la prosodie, sans véritable poésie, ni art, ni invention. On pourra en juger par les échantillons que nous en donnerons plus tard. Ces livres qu'il composait, à l'usage des écoliers, appartenaient à un système d'instruction, fort défectueux, moins propre à aider et à développer l'esprit, qu'à le gêner et à le comprimer. On dit de tous ce qu'Erasmus disait de quelques-uns : *Deum immortalem ! Quale sæculum hoc quum magno apparatu Disticha Joannis Garlandini adolescentulis enarrabantur !* Et ce mot est vrai.

Il n'y a donc pas lieu de croire que la présence de ce Jean de Gar-

(1) Voir, ci-dessous, la note J sur le poème des *Triumphes de l'Eglise*.

lande à Toulouse et son enseignement à l'Université pendant trois années y aient eu des résultats bien heureux.

Cependant, il faut ajouter que les défauts dont nous parlons étaient ceux du siècle, encore plus que de l'homme; et tout porte à reconnaître que Jean, au milieu de ses contemporains, quoiqu'il se plaignit de n'être pas convenablement apprécié par eux, occupait une place qui ne manquait pas de distinction. Cette supériorité relative put donc aussi donner à ses leçons une valeur assez grande, pour l'époque, et produire quelques bons effets, même en cette ville de Toulouse qui paraît lui avoir été, en définitive, très peu hospitalière. Mais nous ne pouvons guère en juger.

En tout cas, les ouvrages de Jean de Garlande, qui intéressent l'histoire générale littéraire de la France, ont un intérêt historique tout spécial pour notre ville et notre Université; ils nous apprennent des choses très curieuses que nous ne saurions pas sans eux et qui sont restées complètement ignorées, tant qu'ils l'ont été eux-mêmes. La figure même de l'auteur mérite, à certains points de vue, d'être regardée, et il m'a semblé que son attitude, à Toulouse, devait être signalée et dessinée. C'est pourquoi j'ai cru bon de vous en entretenir.

Notice biographique sur Jean de Garlande.

Jean, dit de Garlande, a été longtemps considéré comme un homme du onzième siècle et un Français (Voir l'*Histoire littéraire* de France, VIII; et dans les Documents inédits de l'histoire de France, Paris sous Philippe-le-Bel). Aujourd'hui, il est bien reconnu, d'après ses ouvrages et son propre témoignage, qu'il était Anglais et qu'il vivait au onzième siècle en France (Voir l'*Histoire littéraire*, XXI, XXII).

Voici les principales dates de sa vie; les unes, par approximation et conjecture que nous marquons par le signe ?; les autres fixes et certaines.

- | | |
|------------|--|
| 1190? | Jean naît en Angleterre. |
| 1200-1210? | Il fait ses études à l'école d'Oxford. Il a parmi ses maîtres Jean, dit de Londres. |
| 1210-1220? | Il va à Paris. Il suit les cours de l'Université: il y prend ses grades et est reçu docteur. |

- 1220 P-1229. Il ouvre une école dans le Clos de Garlande, d'où il est dit Jean de Garlande. Il compose divers ouvrages et se fait remarquer comme grammairien.
- 1229, mars-avril. Il prend part à la grève universitaire de cette année. Il accepte la proposition qui lui est faite par Elie Guarin, abbé de Grand-Selve, d'une place de docteur-régent de grammaire à l'Université de Toulouse, nouvellement fondée.
- Fin avril-mai. Il ouvre à Toulouse ses leçons du second ordinaire. Il rédige et publie la lettre-prospectus des maîtres de l'Université.
- 1229-1232. Il occupe la chaire de Toulouse. Il compose divers ouvrages. Il travaille à son poème *de Triumphis ecclesiae*, dont il fait ou prépare les livres quatrième, cinquième et sixième.
1232. Il court de grands dangers et prend la fuite. Il s'embarque sur la Garonne et court de nouveaux dangers de la part des mariniers. Il est délivré par des pèlerins, non loin de Moissac : il arrive avec eux à Paris.
- 1232-1252. Il reprend son école du Clos de Garlande. Il retrouve ses anciens ouvrages, en compose de nouveaux. Il continue son poème *de Triumphis ecclesiae*.
1252. Les événements de cette année sont les derniers dont il parle en ce poème.
- 1255? Il meurt vers cette année.

Ouvrages de Jean de Garlande.

Un certain nombre de ces ouvrages paraît irrévocablement perdu : d'autres existent encore manuscrits : plusieurs ont été imprimés. — Nous commençons la liste par ceux-ci :

Ouvrages imprimés :

Synonyma, traité des mots synonymes.

Æquivocā, traité des mots équivoques ou homonymes : l'un et l'autre avec commentaire.

Dictionarius dictus a dictionibus magis necessariis.. Dictionnaire des mots usuels.

Metricus de verbis deponentialibus libellus, traité des verbes déponents.
Facetus, traité en vers des devoirs de l'homme, avec un commen-
taire.

Floretus, traité en vers des dogmes et de la morale chrétienne, avec
commentaire.

Pœnitentiarius, traité de la pénitence, en vers et en prose.

De Contemptu mundi, poème moral, avec commentaire.

De Mysteriis ecclesie, poème religieux sur les mystères de l'Eglise.

De Triumphis ecclesie, poème du genre épique.

Traité de Chimie, avec un dictionnaire, ou Des moyens de trouver la
pierre philosophale.

Abrégé d'Alchimie, avec un dictionnaire, ouvrage abrégé du précé-
dent.

Ouvrages manuscrits :

Scholarium morale, *Distichium*, *Cornutus*, recueil de sentences en
vers, avec commentaire.

Dictionnaire des mots obscurs.

Epithalame de la sainte Vierge.

Miracles de la sainte Vierge.

Commentaire du poème de Mysteriis ecclesie.

Clef de l'Abrégé d'Alchimie.

Ouvrages perdus ou qui paraissent l'être.

Grammaire.

Accentarium, traité de l'accent.

Dictionarius ad res explicandas, dictionnaire des choses.

Aurea gemma, *Hortulanus*, du genre du *Floretus* ou du *Scholarium*
morale ? *Satyre*.

De l'Espérance, de la Foi, poèmes religieux.

Des Actes des Apôtres, de S. Pierre, de S. George, poèmes historiques.

Unum omnium, sans autre indication.

NOTES.

(A) Cette Lettre « offre assez de rapport avec les habitudes littéraires de Jean de Garlande pour que nous puissions le supposer sans injustice d'être l'auteur d'une pièce à laquelle il donne une hospitalité si généreuse. » V. Leclerc, dans l'*Hist. litt.* XXII, 89. On verra plus bas que cette Lettre a plusieurs traits qui ressemblent grandement à ceux de quelques vers que l'auteur composa probablement à Toulouse et qui s'y rapportent.

(B) Effectus laicus fuit hoc in tempore doctor
Oxonïæ ; viguit sensibus ipse tamen.
Omni litterula privatus, scivit et ivit
Ut laicus, sero vir Plato, mane rudis.
Hic de Londoniis fuerat, dictusque Johannes.
Philosophos juveni legerat ante mihi.

Triumph. Eccles. 3.

(C) En nous apprenant qu'il était Anglais, mais qu'il était venu et qu'il vivait en France, Jean de Garlande ajoutait que sa seconde patrie lui était plus chère que la première.

Anglia cui mater fuerat, cui Gallia nutrix ;
Matri nutricem præfero mente meam.

Id. id.

(D) Voir la liste des ouvrages de Jean et les indications sommaires sur quelques-uns d'eux ci-dessus, p. 42-3.

(E) Annum millenum Domini, centum bis, et annos
Vigintique novem semita solis agit.
Sanguine Parisius Studium dissolvitur....

Id. 6.

Multa novo Studio (Tolosano) dedit hic (Fulco) solatia, postquam
Romanus Studium sanxit in urbe (Tolosa) novum.
Sed Grandis Silvæ pius abbas, dictus Helyas,
Sub duce Legato proxima frena capit :
Parisius doctos abbas elegit : at illos
Duxit (Tolosam) Legatus, munera larga pluens.

Id. 5.

(F) Ces deux traités des *Synonymes* et des *Homonymes* ou des *Equivoques* ont été imprimés plusieurs fois, avec un commentaire. — Les *Synonymes* sont compris en 707 vers hexamètres, où les mots expliqués sont rangés dans un ordre à peu près alphabétique. — Les *Homonymes* ou *Équivoques* exposent les divers sens d'un même mot.

Le premier des trois Dictionnaires, Dictionnaire des mots usuels ou le plus en usage dans les entretiens familiers, paraît avoir été imprimé une première fois en 1508 ; mais cette édition ne se trouve plus : il l'a été une seconde fois, en 1837, dans les

Documents sur l'histoire de France, volume de Paris sous Philippe-le-Bel, second appendice, p. 580-612. — Le second, Dictionnaire des mots *obscur*, est resté manuscrit, ainsi que le troisième, *ad res explicandas* ; et l'on n'en apprend rien de plus que ces indications très-vagues.

(G) *Metricus de Verbis deponentialibus libellus, cum commento*, imprimé plusieurs fois au quinzième siècle. « Jean, dans son école, restait fidèle à l'habitude déjà ancienne de rendre les préceptes de grammaire plus faciles à retenir en leur donnant la forme métrique et plus faciles à comprendre en y ajoutant une glose. On voit par les traités des plus illustres maîtres de Port-Royal que, même en langue vulgaire, cette méthode d'enseignement fut longtemps conservée. » *Hist. litt.*, XXII, 102.

Les deux traités des Synonymes et des Homonymes étaient composés suivant ce système. Voici un exemple des Homonymes au mot *Augustus* :

Augustus, ti, to, Cæsar vel mensis habeto.

Augustus, tus, tui, vult divinatio dici.

Mobile cum fiat Augustus, nobile signat.

Augeo dat primum, dat gustus avisque secundum.

(H) Au premier de ces genres de composition appartiennent les vers intitulés *Scholarium morale*, *Distichium* et *Cornutus*. On les intitulait *Scholarium morale*, à cause de leur fonds, qui était une suite d'avis ou d'instructions morales aux écoliers ; *Distichium*, à cause de leur forme qui était un distique ; *Cornutus*, à cause de cette même forme que l'auteur de la préface de l'édition de 1489 explique en disant que : comme il y a des animaux qui se défendent avec deux cornes, l'auteur exprime chaque sentence en deux vers. On pourrait ajouter que chaque distique a deux sens ; l'un grammatical et l'autre moral. En voici un exemple :

Cespitat in faleris ipus blattaque supinus :

Glossa velut temeto labat hemus infatuato.

« C'est là pour le maître une occasion d'apprendre à ses écoliers que *cespitat* est formé du substantif *cespes* (dans Servius, *cespitatores equi*) ; que *ipus* (ou plutôt *hippus*) signifie en grec un cheval ; que *blatta* est un des noms de la pourpre, et que *supinus* s'est dit pour *superbus* ; — que, dans le second vers, *hemus*, si jamais on a dit *hemus*, remplace *homo*, etc. Voilà pour le sens grammatical. — Quant au sens moral, nous sommes avertis sans doute par ce coursier superbe qu'il est arrivé aux plus orgueilleux de broncher ; et par l'image de la glose qui chancelle comme un homme ivre, que les commentateurs eux-mêmes ne sont pas infallibles. » *Hist. lit.*, XXII, 104. — Erasme plaignait le siècle où l'on apprenait de telles choses aux jeunes gens : *Deum immortalem ! Quale sæculum hoc, quum magno apparatu Disticha Joannis Garlandini adolescentulis enarrabantur !*

Au second genre appartient le *Facetus*, poème de 137 vers rimés, où l'auteur traite des Devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain, envers soi-même ; ce qui en fait la division. Il dit dans la préface qu'il l'a composé pour suppléer à ce qui manque aux fameux Distiques qui portent le nom de Caton :

Quod minus exequitur morosi dogma Catonis

Supplebo pro posse meo, monitu rationis.

Assint ergo rudes sitientes pocula morum,

Hinc fontem poterunt haurire leporis odorum.

« L'auteur l'a intitulé *Facetus*, soit parce qu'il n'y dit rien qui ne doive être agréable à ceux pour qui il l'a fait ; soit à raison de ce qu'il s'y propose de les rendre polis , civils , aimables dans toute leur conduite. » *Hist. litt.*, VIII, 87. Ce poème, avec ou sans commentaire, a été imprimé plusieurs fois. — On peut en rapprocher un autre *De contemptu mundi*, en 907 vers rimés, mais qui paraît incomplet ; il commence ainsi :

Cartula nostra tibi portat, dilecte, salutes.
Plura videbis ibi, si non hæc dona refutes.

Ces vers ne sont rimés qu'à la fin ; d'autres le sont au milieu, comme en cette prière au Christ :

Ad te suspiro, cœli non subdite gyro,
Summe sacerdotum, tibi profero debite votum,
Dextera salvatrix, fac areat ista cicatrix....

Ce poème a été imprimé avec commentaire. On l'a quelquefois attribué à S. Bernard, et inséré dans la collection de ses œuvres. L'auteur y parle contre les riches et contre les femmes, comme il a parlé contre l'incontinence des clercs dans le *Facetus*.

Au troisième genre appartiennent le *Floretus* et le *Pœnitentiarius*. — L'auteur donne lui-même l'idée du *Floretus* par six vers rimés du commencement :

Dogma sacræ fidei ponit prius ordo libelli.
Postea præcepta ponuntur parte secunda.
Tertia pars vere monstrat peccata cavere.
Inde docet quarta pars ecclesiæ sacramenta.
Virtutes quinta mores notat et documenta.
Concludit sexta de morte suaque sequela.

Ce titre de *Floretus* lui a sans doute été donné comme contenant les *Fleurs* de la science la plus importante. Il a été aussi attribué à S. Bernard, et imprimé plusieurs fois avec commentaire. — Le *Pœnitentiarius* est divisé en deux parties : le sommaire de la première est contenu dans ces quatre vers, les seuls de l'ouvrage qui soient du mètre élégiaque :

Pœniteas cito, peccator, cum sit miserator
Judex : et sunt hæc quinque tenenda tibi ;
Spes veniæ, cor contritum, confessio culpæ,
Pœna satisfaciens, et fuga nequitie.

La seconde partie renferme les devoirs du confesseur. Il a été imprimé plusieurs fois.

(I) Virgine de sacra Sponsalia carmina legi,
Legato Bituris quæ recitata dedi....

Cet *Epithalame à la Vierge* paraît se trouver dans un manuscrit de Londres : on en cite le début, *Nobilis erigitur mundi præfecta*. — Les autres poèmes sur l'*Espérance*, etc., sont entièrement inconnus jusqu'à présent. — Le recueil des *Miracles de la Vierge* existe aussi dans un manuscrit de Londres ; on en cite également les premiers mots ; mais ils paraissent fautifs, *Deus fecit miras mirum*.

Le poème des *Mystères de l'Église*, dont nous supposons que quelques fragments purent être lus par l'auteur en sa chaire de Toulouse, ne fut achevé qu'après son retour à Paris, et c'est dans sa chaire du Clos de Garlande qu'il le récita tout entier, à la satisfaction de ses auditeurs, comme il le dit lui-même :

Mystica Parisius licet hæc recitata probentur.

Il le dédia à Foulque, non pas l'évêque de Toulouse, mais à celui qui fut l'évêque de Londres, de 1244 à 1259. — Ce poème, en vers hexamètres, est une suite d'explications symboliques sur le temple même où s'accomplissent les mystères ; sur les cérémonies, les prières, les chants de la liturgie ; sur les fonctions, la hiérarchie et les vêtements des prêtres, etc. Toutes ces explications étaient connues, et Jean n'a fait que les mettre en vers. On peut juger d'eux par ce commencement, qui indique aussi le but de l'auteur. C'est la dédicace à l'évêque Foulque.

Anglia quo fulget, quo gaudent præsulæ claro
Londoniæ, quo Parisius scrutante sophiam
Florebat Studium, basis aurea, fulgide Fulco,
Firmæ justitiæ, mysteria suscipe sacræ
Ecclesiæ, studio distincta metroque Johannis,
Tutius ut veniant in apertum iudice tanto.
Mystica Parisius licet hæc recitata probentur,
Exponunt subtile tuum, pie pastor, acumen
Qui sacer instituis sacros ad sacra ministros.

Cet ouvrage a été imprimé tout entier en 1842.

(J) Sur le poème des Triomphes de l'Église, *De Triumphis Ecclesiæ*. — Il y a dans ce poème de Jean de Garlande une double pensée fondamentale : l'une, de fait ou *historique* ; l'autre, de conseil ou *pratique politique*.

L'auteur, en véritable poète épique, veut chanter les victoires que l'Église a remportées sur ses ennemis, les Infidèles et les Hérétiques ; principalement sur les grands Infidèles de l'époque qui sont les sectateurs de Mahomet et sur les grands Hérétiques qui sont les Albigeois. C'est là sa première pensée, de fait ou *historique*. En sage moraliste, il veut aussi persuader à tous les rois chrétiens, et principalement à ceux de France et d'Angleterre, de ne plus combattre les uns contre les autres, de se jurer au contraire une paix sincère et de réunir leurs forcés pour faire ensemble la guerre sainte aux Infidèles et aux Hérétiques, afin de délivrer Jérusalem et le saint sépulchre et d'exterminer l'hérésie par toute la terre. C'est sa seconde pensée, de conseil ou *pratique politique*.

Il est certain que cette double pensée ne manque pas d'une certaine grandeur et qu'elle a son côté vraiment poétique : le Tasse l'a bien prouvé. Mais dans Jean de Garlande, l'exécution fait complètement défaut. Parmi les œuvres qui réalisent l'idéal d'une mauvaise composition, tel qu'Horace l'esquisse au commencement de son *Art poétique*, celle-là a sa place. La pensée fondamentale en est *l'humanum caput* ; et tout le reste en représente les *membra undique collata*, les *variæ plumæ* et jusqu'à *Pater piscis* étalant sa queue monstrueuse.

La première pensée, celle d'une épopée des guerres saintes amenant les triomphes de l'Église, se perd d'abord dans le vague du sujet ; et ensuite dans le récit de guerres qui ne se rapportent presque pas au sujet ou qui ne s'y rapportent même pas du

tout et qu'on n'y rattache pas ; et, de plus, dans les détails sans fin sur une foule de choses qui ne se rapportent à rien et à tout et qu'on ne rattache pas ou qu'on ne rattache que d'une manière forcée au sujet. Par exemple, s'agit-il de s'embarquer pour la croisade, on doit craindre la tempête ; et l'auteur en prend occasion de décrire les pronostics de la tempête, d'après Virgile et Lucain, dans un morceau qui n'a pas moins de cent cinquante vers (l. 2). On peut dire *ab uno disce omnes*.

La seconde pensée, celle d'une exhortation morale et politique à la paix entre les rois chrétiens et à leur union pour la guerre sainte, se perd d'abord aussi en des déclamations banales contre les massacres de la guerre, à laquelle la paix est bien préférable ; contre les passions qui poussent les hommes à se tuer les uns les autres, etc. ; et ensuite elle se perd de plus en plus en d'autres déclamations contre les passions et les maux de toute espèce, contre tout ce qui amène une guerre quelconque, morale ou physique ; ces déclamations venant encore à propos de tout ou à propos de rien, sans rapport au sujet ou avec des rapports très-éloignés et n'y étant qu'à peine ou que très-mal rattachées. Par exemple tout un livre (le 7^e), intitulé *Liber elegiarum*, contient des plaintes sur l'anthropophagie des Tartares, sur la reprise de Damiette par les Sarrasins ; sur la mort de S. Edmond de Canterbury et sur celle du faux Baudouin ; sur le schisme des Grecs ; sur la brièveté de la vie ; sur la révolte de la chair contre l'esprit ; sur le nombre des péchés ; et enfin une *plaintive élégie en longs habits de deuil* sur la vie scholastique en proie à de pénibles travaux et aux cruelles plaisanteries des écoliers. C'est encore le cas de dire *ab uno disce omnes*. L'*Histoire littéraire* fait remarquer très-justement que l'esquisse de ce livre peut donner une idée de la plupart des autres et indiquer dans quel désordre se succèdent le plus souvent les pensées de l'auteur et combien il s'est peu inquiété d'y entretenir l'intérêt qui naît de l'unité (XXII, 93).

Quant au style ou à la versification, elle n'est pas indigne du plan et des pensées. Ce poème, dans la copie qu'on en a trouvée, n'est composé que de huit livres : cependant le dernier est donné par l'auteur comme étant le neuvième :

Est liber hic nonus, qui cum præeuntibus octo
Ecclesiæ laudes, bella, trophæa canit.

Il en résulterait que le huitième livre est perdu ; mais c'est une perte qui ne se fait guère sentir, pas plus qu'on n'aurait senti celle du septième, si elle avait eu lieu.

Les livres qui nous intéressent vraiment, malgré l'irrégularité du plan et l'inextricable confusion du style, parce qu'ils regardent notre histoire locale, sont les quatrième, cinquième et sixième. L'auteur y parle de la guerre des Albigeois, de la nouvelle Université de Toulouse, et de plusieurs choses qu'il fit ou qui lui arrivèrent. A cause de l'intérêt tout particulier que ces choses ont pour nous, j'en citerai plusieurs extraits (que je prends dans l'*Hist. litt.*, loc. cit.)

Sur la guerre des Albigeois. — C'est au quatrième livre que Jean commence à chanter la croisade contre l'hérésie albigeoise. Il ouvre son récit par une histoire scandaleuse, qu'on ne trouve point dans les chroniques, sur Roger (Roger II, vicomte d'Albi, de Béziers, Carcassonne et Rasez), qui, partant pour un voyage, laisse sa femme, Adelaïde de Toulouse, à la garde de l'évêque d'Albi. Mais celui-ci la séduit. Roger à son retour le tue : le Légat l'excommunie.

Albius hanc (uxorem Rogeri) præsul recipit, quia præsul habetur
Custus : et casto creditur esse fides.

Et quia prædicti Rogeri compater ille
Exstitit, ut nata debuit esse pater.
Teste tamen famâ, custos cognovit eandem,
O facinus !...
Rogerus rediens scelus expiât ense, gravisque
Summi Pontificis planctus in aure strepit.
Ultio subsequitur, legatus mittitur, ensem
Exerit ecclesiæ, canonis ense potens, etc.

Il rattache ces aventures d'amour à la baine du Légat contre Raymond et à la mort tragique de Pierre de Castelnau, dont il dit :

Nomine vir Petrus, Petri fuit ille beati
Nuncius, et Christo se dedit ipse petræ.
De Castro fuit ille novo; de pectore castrum
Fecerat ecclesiæ, stans in agone pugil.

Il chante les miracles qu'une foule de saints, anciens et modernes, depuis saint Christophe, dont l'âge est assez douteux, jusqu'à saint François d'Assise, contemporain, ont fait en faveur des croisés, contre les hérétiques.

Christophorus vincit flammâs, vincitque sagittas,
Vincit proba, minas, sed gladius obit...
Portator capitis *Dyonisius* innuit intus
Se portasse Deum, se placuisse Deo...
Exsectum caput *Edmundi* clamaverat : « Her ! her !
Hic, hic sum ! » capitis vox sonat illa gravis...
Pavit *Franciscus* volucrum jejunia sanctus
Dum sparsit verbi semina larga sacri, etc.

Il arrive enfin aux exploits de Simon de Monfort, qui sont aussi des miracles.

La mort de ce chef des croisés, au siège de Toulouse, ouvre le cinquième livre. Il y a là des détails nombreux et curieux, sur les moyens d'attaque et de défense employés pendant le siège, sur cette artillerie de machines de guerre, aussi multipliées que formidables, puisque, du côté des assiégés, les arbalètes seules, qu'il appelle balistes, étaient au nombre de quinze mille.

Inclusi plumbum calidum, vitrumque solutum
Projiciunt, omni peste nocere student.
Exclusos omnis tutatur machina, parma,
Vinea, trux, aries, indomitusque catus, etc.

Il décrit avec une complaisance particulière la machine qui a lancé la pierre dont Simon a été frappé. On connaît bien là qu'il l'avait vue et examinée sur les lieux mêmes, comme il le dit ailleurs (1).

(1) In civitate Tholosæ, nondum sedato tumultu belli, vidi inter muralia, licias super fossata profunda, turres et propugnacula tabulata, et craticula ex cratribus erecta, cestus, clipeos, targias, brachiola, et peralia sive tormenta, quarum una pessumdedit Simonem comitem Montfortis... (Dictionn., n° 48).

Forsan in urbe fuit petoria parvula, multas
Inter consimiles, otia nulla gerens ;
Assidue quoniam mulieres saxa rotabant,
Ut pro parte sua sic nocumenta darent.
Quælibet Eva fuit, sed prima nequior Eva,
Dum pro se studuit quælibet esse nocens.
Crebros dum torquent juxta fossata lapillos
Et lapides, unum casus iniquus agit :
Simonis in galeam descendit ; mons ibi fortis
Labitur ecclesie, justitique pugil.
Non sequitur planctus, ne clausus gaudeat hostis ;
Nocte sed abducto corpore, miles abit.

Sur l'Université de Toulouse, et divers faits et gestes de l'auteur. — C'est au cinquième livre que l'auteur commence à en parler. L'article du traité de 1229, par lequel Louis IX imposa à Raymond VII l'obligation de fonder cette Université, lui suggère immédiatement une tirade ambitieuse, en vers élégiaques, deux fois rimés, où il montre les rois de France, comme étant les fermes soutiens de Rome et les protecteurs de la foi chrétienne depuis Charlemagne, dont il énumère, d'après Turpin, les bienfaits envers le Saint-Siège. Ce roi voulait aussi établir partout des Universités et des Ecoles. Le roi régnant, en fondant celle de Toulouse, s'est proposé d'en faire une forteresse contre l'hérésie (1), d'accord avec l'évêque de cette ville, Foulque. A cette occasion, il rappelle la vie de ce prélat, naguère abbé, moine, et auparavant troubadour, citoyen de Marseille, répandu dans le monde, ayant femme et fils.

Pravos extirpat et doctor, et ignis, et ensis :

Falcat eos Fulco, præsul in urbe sacer.

Hic dudum fuerat jocator, civis et inde

Marsiliae, clarus conjugæ, prole, domo.

Intrans cœnobium Turoneti, veste sub alba

Certat ut interius albiore esse queat.

Factus de monacho fuit abbas ; præsul et inde

Tholosæ, passus pro grege multa mala...

Abbatæ facti Fulconis sunt duo nati,

Consecrat et matrem religionis apex.

Il dit ce que nous avons déjà rapporté plusieurs fois, que cet évêque, Foulque, et le Légat du Pape, Romain, confièrent à l'abbé de Grand-Selve, Elie Guarin, le soin de choisir les maîtres ; que celui-ci les prit à Paris, et que le Légat les conduisit à Toulouse.

Multa novo studio.... pluens. (Voir ci dessus, p. 14.)

On était en l'année 1229, année remarquable par plusieurs catastrophes scholastiques et autres.

Sanguine Parisius Studium dissolvitur ; orbe

In toto sentit prælia sacra Sion.

(1) Cela rappelle la phrase de la Lettre-Prospectus ; *ut ubi pravitatis hæreticæ sylvestris spinetum excrevit, cedrus fidei catholicæ... ad sidera sublimetur.*

Andegavis Studium quod particulare cohæret
Illud dissolvunt proxima bella novum.
Gentibus heu ! miseris elementa minantur, inundat
Unda nimis, turbat aera tristis hyems.
Trecensis ruit ecclesiæ sublime cacumen,
Et turres multas ventus ad ima jacit.
Parisius lapsa est Fratrum domus alta minorum,
Valle quidem viridi quam statuere sibi, etc. (1).

A Toulouse, au bout de quelques jours, les nouveaux maîtres publient une Lettre-Prospectus qu'il cite tout entière (celle que nous connaissons et dont plusieurs traits ressemblent grandement à quelques-uns de ces vers, comme nous le montrons en note).

Il nomme, parmi ses collègues, l'Italien Roland de Crémone, dont il dit qu'il combattait plus glorieusement contre les hérétiques que le célèbre chevalier Roland contre ses ennemis.

Il parle des lectures qu'il faisait à ses écoliers, etc., et mêle tout cela de nombreux épisodes qu'il emprunte souvent à la *Légende dorée* et dont plusieurs ont pour objet de célébrer les usages du Midi, comme le pèlerinage de Notre-Dame de Roc-Amadour, où il paraît avoir accompagné le Légat, et le culte des quatre principaux saints du nom de Julien, dont l'histoire lui a été racontée par l'abbé de Grand-Selve.

Plusieurs de ces détails ont déjà conduit l'auteur au sixième livre de son poème. Il y dit ensuite qu'il passa, de cette manière, trois ans à Toulouse, au bout desquels eurent lieu les tristes événements où il courut danger de la vie et qui le forcèrent à quitter cette ville pour retourner à Paris, comme nous l'avons dit p. 8, 9.

On voit par là combien il est naturel de conjecturer que ces trois livres ont été composés, au moins en partie, à Toulouse même (V. Leclerc, *loc. cit.*). J'ajoute qu'il n'est guère moins vraisemblable que l'auteur en lisait des fragments à ses écoliers.

(K) Illic exegi spatia studiosa trienni
Tempora, Romano sub duce, lector ibi.
Triumph. Eccl. 6.

(L) Florentis Studii paulatim turba recedit.
Hæc ego qui scribo cuncta recedo prius.
Insidias metuens celeri me trado carinæ :
Intus sed prædis insidiator hiat.
Ad Sarracenum Castrum me ducere tentat,
Suffocet ut tacitis impia turba dolis...
Id. Id..

(M) *Ouvrages d'un genre tout différent.* — En écrivant ces mots, je pense et je veux faire penser aux traités de *chimie*, d'*alchimie* et des *moyens de trouver la pierre*

(1) Ces vers rappellent encore le passage de la Lettre-Prospectus où l'on oppose la tranquillité qui règne à Toulouse, naguère si agitée, aux troubles qui ont lieu ailleurs :

*O quam incomprehensibilia sunt omnipotentis Dei magnatia !
Hic est pax, alibi toto Mars sævit in orbe ;
Sed Martem prius et mortem locus iste recepit.*

philosophale, composés par Jean de Garlande et qui ont été imprimés. Je pense aussi à l'ouvrage que l'on dit exister en manuscrit, intitulé *Unum omnium*, et commençant par les mots : *Commodo neglectis dum quærunt* : — mots qui sont peut-être fautifs ; manuscrit qui est peut-être perdu, mais dont on ne fait pas connaître autrement l'existence, ni le sujet. Est-ce un sujet de grammaire ou de morale ou de philosophie ? se demande l'Histoire littéraire (VIII, 97). Elle ne répond rien ; et, en effet, il n'y a rien à répondre.

Je risquerai pourtant une conjecture.

Jean s'était évidemment occupé de chimie — alchimie — pierre philosophale, puisqu'il en a écrit trois livres, qui sont imprimés. Je n'ai point eu ces livres à ma disposition ; mais je suppose qu'ils ressemblent à beaucoup d'autres, et qu'au fond, ils se rapportent à la pensée que tous les corps peuvent être transformés les uns dans les autres ; qu'ainsi tous ces corps sont de la même substance ; substance une en tous. Ne serait-ce pas là le sens du titre *Unum omnium* ?

Admettant cette conjecture, sous toute réserve, j'ajouterais qu'en même temps que Jean de Garlande, il y avait à Paris, un de ses compatriotes, plus âgé que lui, professeur comme lui, mais avant lui, et se distinguant dans l'enseignement de la dialectique ou de la philosophie, Robert, dit de Lincoln et Grosse-Tête (parce qu'il fut évêque de cette ville d'Angleterre et parce qu'il avait une grosse tête ou qu'il passait pour entêté). Ce maître en philosophie était un de ceux qui avaient le plus tenu à lire les livres d'Aristote sur la philosophie naturelle et les commentaires des philosophes arabes, désirant scruter jusque dans la moëlle le sein de la nature : *Volens naturæ sinum medullitus perscrutari*. Il avait fait un abrégé ou une somme *Compendium, Summa* de la *Physique* d'Aristote, d'après ces commentateurs arabes : et, dans cet ouvrage, il disait entre autres choses qu'il existe une matière première, qui n'a aucune forme, mais qui peut les prendre toutes, qui est ainsi le sujet commun de toutes les transformations ou la substance une de tous les corps qui se transforment, *unum omnium* ? et que cet un, *hoc unum* (c'est le terme qu'il emploie), qui est tel par l'absence de toute forme, est dans l'intelligence divine. L'*unum omnium* de Jean de Garlande et l'*hoc unum* de Robert de Lincoln ne seraient-ils pas des mots synonymes, signes de la même pensée ?

En ce cas, il y aurait eu accord entre ces deux hommes, contemporains, compatriotes, tous deux venus de l'Angleterre, leur patrie, en France, tous deux y enseignant. Le plus âgé, Robert, plus spécialement philosophe ou logicien, aurait donné son opinion au plus jeune, Jean, moins logicien que grammairien ; et celui-ci en aurait écrit quelque ouvrage dans le sens de celui qui était son maître et son ami.

En ce cas, on comprendrait très-bien comment Jean de Garlande en la Lettre-Prospectus des Maîtres de Toulouse aurait insisté sur le bien de la *liberté scholastique* et sur l'avantage de *ne pas être empêché de lire les livres d'Aristote, ni d'étudier la nature à fond*.

En ce cas, Jean de Garlande, le grammairien et le poète, aurait été aussi, à un degré quelconque, le logicien ; et il y aurait lieu de rechercher si, à ce titre, il exerça quelque influence dans la ville et le pays de Toulouse...

Mais ce sont là des choses trop purement conjecturales pour que je puisse seulement me permettre de les indiquer autrement que par un dernier mot.